Un essai d'école en plein air

Autor(en): **Hautesource, L.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **21 (1918-1919)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-749218

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

UN ESSAI D'ÉCOLE EN PLEIN AIR

Si je devais justifier les raisons qui m'ont poussée, à tout braver pour réaliser, au milieu d'une ville, l'école en plein air — l'école de mes rêves — il me faudrait remonter — et le chemin serait long — aux premières heures de ma vie scolaire. Nous sommes ainsi faits: au fond de tous nos actes, à la genèse de tous nos gestes, nous retrouvons notre intérêt personnel. C'est à la source d'égoïsme que s'alimentent nos inspirations les plus généreuses. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir le préau de notre petite école de Plainpalais. Maison à la vieille mode, basse, vermoulue, avec un couloir noir où sifflait le courant d'air, où nous passions des heures mornes à expier notre exubérance, des planchers fissurés où nos pieds soulevaient des nuées de poussière. Elle était tapie entre deux cours gravelées, cernées de murs qui représentaient l'espace à nos yeux innocents. La porte verte poussée de la rue, on entrait dans le premier préau; au fond, c'étaient les classes. Mais, entre deux, il y avait un arbre. Ormeau? Platane? Tilleul? Je ne sais plus. Peut-être, même, ne l'ai-je jamais su. Mais ce que je puis dire, ce que je n'ai jamais oublié, c'est que cet arbre ami me souriait dès l'entrée.

Depuis longtemps, je répétais: Il y a quatre saisons dans l'année: le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. Et croiriez-vous que cela ne signifiait rien à mon esprit de six ans et que le printemps se révéla à moi, un jour que j'entendis chanter un oiseau égaré sur l'arbre qui reverdissait? Je regardai l'oiseau, les feuilles d'un vert si frais où le soleil glissait la caresse de son or .... je le regardai d'en bas, toute petite, les deux bras enlacés au tronc, le menton appuyé à l'écorce rude, et je vis, à travers le lacis des frondaisons, briller les gouttes bleues du ciel. Et je me dis soudain: C'est le printemps! L'oiseau qui chante, l'arbre qui feuille, le ciel qui rit, c'est le printemps! La multitude de ses grâces m'apparut dans toute sa gloire et sa plénitude et de l'avoir senti, mon cœur éclata de joie et de reconnaissance. Je pensai aux courses du dimanche — nous courions beaucoup la campagne en famille, le dimanche — et je m'émerveillai de trouver là, près de l'école morte, cette chose vivante: un arbre qui croît, qui souffre, qui abrite des nids, qui se revêt et se dépouille, qui change de physionomie au cours des

jours et des saisons, comme une personne. Et c'est de ce moment, je crois, que je trouvai l'école amicale et familière.

Un autre souvenir .... J'étais plus grande et les saisons ne me surprenaient plus. J'allais quitter l'école primaire pour une étape nouvelle, pour l'inconnu. C'était au temps des concours. Nous n'avions pas, en ce temps-là, à notre disposition, les manuels, les cartes, le matériel intuitif que nos élèves vilipendent aujourd'hui avec une si belle insouciance. C'était fête quand, à la récréation, la maîtresse nous permettait de rester dans la classe et de suivre, du bout de la baguette, les contours de la carte murale de la Suisse qui faisait le plus bel ornement de nos parois. Mais nous avions notre amour-propre et nos inspirations. La veille du grand jour, nous avions, une amie et moi, par faveur spéciale, pu rester à jouer dans la cour de l'école, après la séance de l'après-midi. Savez-vous quel jeu nous imaginâmes? A l'aide d'un caillou pointu, nous avons dessiné, déployé sur le sol une vaste Suisse. Rien n'y manqua, ni les montagnes surélevées en façon de pâtés, ni les lacs et le régime des eaux creusés du bout des ongles, ni les cités et les bourgs marqués d'une pierre. Et nous emportions le premier prix, de haute lutte, le lendemain. Parlerai-je de ces longues années d'Ecole secondaire, de cet enseignement verbal — ou verbeux, comme il vous plaira — qui bourdonnait si fort à nos oreilles qu'il endormait notre cerveau? .... Je n'ai jamais connu les rongements de l'envie .... Si .... une fois pourtant, quand une camarade venue de la campagne nous confia qu'elle repassait ses cours à califourchon dans les branches d'un pommier.

Heureux temps, malgré tout. Quand notre mémoire dyspeptique commençait à refuser de nouveaux aliments, qu'énervées par le mouvement machinal des plumes grinçant sur le papier, nous sentions éclore en nous, comme une volée de moustiques sur un marécage, les malices et les velléités de révolte qui nous vengeaient de notre longue stagnation, nous nous faisions signe, à deux ou trois, et nous en allions par les champs, notre livre sous le bras. Travaillions-nous beaucoup? Je n'en sais trop rien. Mais ce que je sais bien, c'est que toutes choses, même les leçons des plus ténébreux de nos professeurs, nous paraissaient claires comme le jour dans lequel nous nous mouvions avec délices, profondes comme l'espace dans lequel nous plongions voluptueusement. Travailler,

s'instruire entre quatre murs, m'a toujours paru la chose la plus cruelle, la plus difficile à accomplir. L'hiver même avec ses brouillards, ses neiges, le mur de glace qu'il dresse entre l'homme et la nature n'est-il pas hostile au travail joyeux et librement consenti? Il fut toujours pour mon esprit comme pour les plantes la période d'engourdissement, de recueillement, jamais celle de création, d'inspiration. Vous conterai-je les belles randonnées des veilles d'examens, quand les connaissances entraient en vous par une sorte de phénomène physique, avec le rythme de la marche et l'air qui vous emplissait les poumons? Et le „diplôme" mûri au beau soleil du Tessin, la tête à l'ombre, sous la tente des vignes frissonnantes? Si j'ai gardé des années d'école vieux style et de leur discipline si contraire à ma propre fantaisie un souvenir si vif, si lumineux, si ma rancune s'est fondue en une mélancolie, un regret attendri, c'est à ces heures d'école buissonnière, à ces évasions dans les champs infinis de la multiple nature que je le dois. Elle m'a retrempée, consolée de mes déboires puérils, rafraîchi le cerveau, lourd de trop de science abstraite; elle m'a révélé la joie profonde du labeur et de l'effort, m'a appris plus que les livres et que les maîtres.

Peut-être pensera-t-on que je me complais trop longtemps à ce passé révolu. C'est qu'il contient en lui tout le présent. L'enfant que je fus, nous l'avons tous été et tous, quand nous avons vu poindre les idées nouvelles, nous les avons saluées comme de vieilles idées. Nous avons reconnu l'instinct qui nous avait poussés à nous réfugier dans les bras maternels de la nature, à puiser en elle les sucs de notre force de corps, d'esprit et d'âme, à collaborer avec elle.

Il faut qu'une génération souffre d'une erreur pour que la génération suivante en bénéficie. Aujourd'hui le principe de l'école en plein air rallie tant de sympathies parce que nous avons nous-mêmes été soumis au régime du pénitencier.

La tentative de réaction que j'ai faite à l'école primaire, dans un quartier excentrique de la ville, est des plus modestes. Elle est loin d'atteindre le parfait dans sa réalisation. Telle quelle, elle peut servir d'indication à de plus audacieuses entreprises. Mes débuts furent modestes. On ne heurte pas de front l'ordre établi dans les institutions officielles.

Il y a trois ans, les examens terminés et la discipline détendue, nous inaugurions quelques leçons de couture sous les quatre sapins épilés qui allongent leur ombre en lame de rasoir sur le gravier du préau. Inconfortablement assises sur le soubassement de la grille — les plus privilégiées sur des sièges apportés de la maison — nous avons savouré notre coup d'Etat — et beaucoup de microbes avec, car les ébats de la récréation générale qui coupait notre plaisir particulier nous enveloppaient d'un âcre nuage de poussière. L'année suivante, un peu enhardies, nous décidions d'émigrer et de nous installer dans une allée du jardin qui encercle notre préau. C'était mieux, mais loin d'être bien. Et si peu que ce fut, ce fut une révolution. Personne encore n'avait osé le faire. Que votre destin vous garde de tenter ce que personne n'a jamais fait! Dans un bâtiment scolaire bien administré, toute innovation est le fait d'un esprit séditieux, infecté d'un ferment de discorde et d'indiscipline ou tourmenté d'ambition. Une ambition, j'en avais une, tournée à la monomanie, à l'idée fixe, depuis, surtout, que je constatais sur le visage amaigri de mes fillettes les effets débilitants du régime de guerre et que je luttais contre une inertie intellectuelle que rien ne parvenait à stimuler. De l'autre côté de mon allée, il y avait une parcelle triangulaire attenante à un chemin désert, parcelle inculte, plantée d'un noyer d'Amérique et de quelques houx, si rébarbative que même les amoureux du quartier — et ils ne sont pas difficiles — ne s'y attardaient guère. Si négligée, elle ne pouvait guère m'être disputée. Je l'entrevis nettoyée, débarrassée de ses broussailles et de ses détritus, destinée comme par miracle à mon expérience. J'adressai, sans trop d'illusions, une demande au Département de l'Instruction publique. La Ville et l'Etat, d'accord, me firent promptement une réponse qui mit tout mon petit monde en délire. La cause était gagnée — nous pouvions hardiment franchir la barrière — l'enjamber, du moins, car la libéralité municipale n'allait pas jusqu'à nous y ouvrir une porte, et la conscience en repos, nous installer à notre gré. Je possédais une table de coupe, sur tréteaux, une seconde me fut généreusement octroyée, deux fillettes en empruntèrent deux autres au café paternel. J'avais jeté mon dévolu sur trois bancs dénichés dans les sous-sols, et comme possession vaut titre, notre matériel se trouvait au complet. Sans le moindre scrupule, j'empruntai à

l'Ecole du Dimanche une carte ardoisée que nous pouvions suspendre à un clou, fiché dans le tronc du noyer. Toutes les Autorités ayant été consultées, nous nous sentions à l'aise et heureuses comme on l'est au lendemain des grandes victoires.

Hélas! le garde municipal préposé à la police du jardin public que nous violions avec tant d'impudence n'avait pas été averti et j'eus à subir l'humiliation d'un procès verbal: une comédie à la Courteline. Petite rançon pour une si belle conquête! Il ne restait plus que l'essentiel: l'organisation du travail. Il fallait prouver, et nous nous y appliquâmes avec quelque entêtement et beaucoup de malice, que le travail peut être à la fois agréable et fructueux, On se complaît à faire au Devoir et à la Vertu un visage rébarbatif et hostile. C'est ce qui en détourne tant d'honnêtes gens.

Notre matériel, donc, se compose de trois longs bancs, de deux grandes tables et de deux petites. Chaque élève est munie, en outre, d'un coussin bourré de lamelles de papier et d'une serviette de doublure destinée à transporter les livres et les cahiers de la séance; car il faut éviter le va et vient de la classe au jardin et du jardin à la classe, qui serait une cause de désordre et de perte de temps. Le matériel, faute de hangar pour le serrer, doit être transbordé deux fois aller et retour. Nous avons organisé des équipes. En quatre minutes, montre en main, tout est en place! A l'heure exacte, nous commençons. Deux fillettes, chargées de l'ordre, ramassent à onze heures et à quatre heures les papiers ou les objets qui traînent et la toilette de l'emplacement est faite comme jamais employé municipal ne la fit: excellent apprentissage du respect que l'on doit à la propriété publique.

J'ai pris, en hiver, la précaution d'aguerrir mes élèves. Chaque jour, par tous les temps, ou à peu près, nous avons fait une promenade d'une dizaine de minutes, des jeux dans le jardin ou des exercices respiratoires. Voilà pour le physique. Pour l'intellectuel, j'ai coupé mon programme et tassé dans les mois d'hiver toutes les leçons pour lesquelles une installation stable et un certain confort sont indispensables. J'ai fait en sorte que tout soit acquis des habitudes d'ordre, que l'écriture soit formée, pour n'avoir pas à y revenir. Dès lors, nous pouvions aller de l'avant, sans que l'esprit fût sacrifié au corps et qu'il fût fait tort à des jeunes filles

appelées à poursuivre des études ou à gagner leur vie dans des conditions de concurrence de plus en plus aiguë.

Toutes les leçons peuvent se donner dehors. S'agit-il d'une dictée, les élèves écrivent installées à la table. La dictée finie et le texte relu, elles se groupent à leur fantaisie, assises sur leur coussin, autour de la maîtresse, le crayon de couleur en main et nous corrigeons, non sans dévier souvent en cours de route, et partir, au hasard d'un mot, dans des directions imprévues.

L'écueil serait un travail collectif, fauteur de paresse, qui sous couleur d'entr'aide deviendrait de la vulgaire copie, l'exploitation du fort par le faible. Aussi, dès qu'il s'agit d'arithmétique, plus de promiscuité. On s'éparpille et, le cahier sur les genoux, on médite dans le silence et la solitude. Je corrige. Les fortes, les expéditives sollicitent la faveur d'expliquer aux autres. On travaille par petits groupes sympathiques, on vole à l'ardoise murale pour mieux se faire comprendre, on trouve des moyens ingénieux pour débrouiller l'esprit d'une camarade empêtrée. On obtient souvent ce que je n'ai pas obtenu moi-même. On apprend surtout à se dégager de la formule et de la verbosité. On ouvre les yeux. La carte de géographie se déploie d'elle-même sur le sol, telle que nous l'avions déployée en notre temps, la figure géométrique se dessine ou se construit avec des moyens de fortune qui la rendent intuitive, palpable. L'enseignement devient jeu. On épie l'oiseau ou la bestiole rendus familiers; on dessine la fleur qui s'épanouit librement.

J'avoue n'avoir pas vu sans trembler s'approcher les examens de fin d'année. Ne m'étais-je pas trompée? N'avais-je pas sacrifié une „volée“ tout entière à une utopie? A ceux que la chiffrologie convainc, je donnerai quelques précisions. La classe plus que médiocre que j'avais prise en septembre se composait de 28 élèves. Six ont obtenu le maximum en orthographe et la moitié des élèves ont de zéro à deux fautes. La moitié encore de maximums en arithmétique. En géographie un bon tiers d'excellents chiffres, et aucun insuccès. En composition, des résultats supérieurs à ceux des classes parallèles de garçons. Aucune élève non promue. N'y a-t-il pas là de quoi persuader les plus récalcitrants?

Les avantages moraux de l'école en plein air sont innombrables et tels que je ne voudrais pas y renoncer après en avoir goûté.

Pas de discipline stricte, d'abord, mais bien cette règle souple et large qui limite aux droits d'autrui l'exercice de son propre droit.

Pas de désobéissance, puisque rien n'est défendu que ce qui peut nuire à l'intérêt commun. Compréhension plus complète du tempérament individuel des élèves. Il n'y a pas besoin d'observer longtemps le travail des équipes pour dépister les roublardes, les exploiteuses, les „bonnes poires", celles qui endossent toutes les corvées, celles qui les esquivent toutes. Les goûts particuliers se révèlent. Telle „faible" que rebutent les dictées et les problèmes se manifeste jardinière experte. Elle défriche, sème, arrose, intéresse à son travail tout un petit groupe, acquiert sa petite importance et fait si bien que, l'une aidant l'autre, elle reprend rang honorable.

Le sens de la responsabilité, la pratique d'une intelligente solidarité, la volonté de mener à bien ce qu'on a entrepris, autant de fruits de cette éducation en liberté. Il n'y a pas jusqu'aux bienfaits de la coéducation qui ne se soient imposés. Des garçons de sixième année, émus de voir des fillettes transporter de lourds fardeaux, sont venus offrir spontanément leurs services. Je ne prétendrai pas qu'il n'y ait là quelques préférences, que chacun n'ait pas l'arrière-pensée d'aider quelque „bonne amie". Mais nul ne s'en défend ni ne s'en cache. J'aime cette franchise d'allure, ce naturel dans les relations entre garçons et fillettes. Très vite, nous le remarquons tous les ans, nos jeunes filles, aussitôt versées de l'école à l'atelier ou au magasin, adoptent une allure cavalière, tournent à la midinette, pratiquent cette coquetterie provocante qui est l'arme de combat de la femme qui travaille, en même temps que le stigmate de sa faiblesse sociale. L'école se doit de mettre les choses au point pour la protection des filles du peuple que la vie économique nouvelle va mêler de plus en plus au mouvement général. Aisance, spontanéité, esprit d'initiative, bon sens, telles sont bien les précieuses caractéristiques de cette éducation en plein air où chacun ne compte que pour ce qu'il vaut vraiment et la part qu'il apporte à l'activité commune. Je comptais parmi mes fillettes une jeune Dalcrozienne. Sans que je m'en sois mêlée ni doutée, elle a organisé ses camarades, et leur a enseigné les jeux qu'elle a modifiés et adaptés aux possibilités du plein air avec une réelle intelligence. Bien des récréations ont passé à cette préparation dont on m'a fait la surprise quand tout a été au point. Sans

pose ni prétention, insoucieuses de l'effet produit, elles jouaient, chantaient et évoluaient vraiment pour exprimer une joie jaillie du cœur. Spontanément encore, et avec la collaboration de camarades des classes de garçons, elles ont mis sur pied une représentation au programme adroit et de gentille tenue, au profit des colonies de vacances. Sentiment généreux et délicat, ne vous semble-t-il pas? Le cœur s'élargit avec l'horizon.

Je crois que cette vie de l'enfant mêlée à la vie universelle par le contact permanent avec la nature qui se transforme et les choses qui demeurent, amplifie son être, éveille sa faculté de sentir, vivifie les fibres qui l'attachent au monde.

Tout ce travail intérieur se reflète sur les visages plus expressifs, la flamme qui s'allume dans le cœur brille dans les yeux plus clairs et plus profonds. En réalité, certains visages ont tant changé qu'on ne les reconnaît plus. Certaines se sont transformées au point qu'une autre personnalité semble s'être incarnée en elles.

Plus d'absences, plus d'arrivées tardives. Les santés se sont stabilisées et raffermies, les poids ont augmenté dans des proportions stupéfiantes, les teints se sont bronzés et patinés. Et pourtant la proximité de la route et l'âge des jeunes filles interdit les déshabillés de bains de soleil. On se met à l'aise, mais dans les limites fixées par les traditions. Jambes, pieds, cous et bras nus. C'est tout et c'est assez, puisqu'il s'agit d'école et non de cure.

En passant, je dirai le bienfait indirect de cette tenue sommaire, mais correcte. La propreté corporelle, le soin du linge y ont gagné tout aussitôt et les plus pauvres, les plus dépourvues ont compris, sans la moindre leçon injuste et blessante, que le luxe de la propreté et de l'hygiène est à la portée de tout le monde. C'est devenu la grande coquetterie de la communauté.

Peut-être trouvera-t-on que je m'attarde. Mon intention, en faisant part de mes expériences, n'est pas de dire: Faites comme moi. Je n'ai pas inventé, loin de là, l'école en plein air. J'ai tenté de la réaliser et de la rendre possible dans toutes les conditions et avec les moyens les plus restreints. J'en ai évalué toutes les difficultés, mais aussi tous les bénéfices. J'ai eu plus d'une fois des doutes, des défaillances. Mais chaque fois que j'ai eu quelque velléité de retour aux méthodes plus reposantes de l'ancien temps, j'ai regardé ces jeunes visages épanouis, souriant même au texte

le plus ardu. Le sens de l'Ecole m'est apparu si distinct que je ne me suis pas senti le droit de revenir en arrière. J'avais là, mêlées à d'autres plus favorisées, des enfants qui habitent des fonds de cours poisseuses, que la nuit entasse avec d'autres enfants dans la promiscuité d'alcôves étroites et malodorantes, qui ne retrouvent chez elles que devoirs, soucis, misère ou vice. J'en ai eu une qui, dans tous ses moments de loisir faisait des commissions pour gagner sa vie et prenait sur ses nuits et ses repas le temps des leçons à revoir et des „tâches à domicile". Je n'avais qu'à rencontrer l'expression ravie de sa physionomie d'enfant trop sage pour reprendre foi et confiance. L'Ecole, aujourd'hui, comme l'humanité tout entière, est en crise d'évolution. Elle doit toujours à l'enfant la part légitime des connaissances humaines, mais aussi une part de bonheur. C'est à l'école qu'il doit apprendre que vivre n'est pas seulement un devoir, mais encore et surtout un bienfait .... La vie est un don précieux; honnie soit l'éducation qui en méconnaît le prix et atrophie dans un être humain la faculté d'en jouir pleinement. Il y a peu de pays qui puissent — comme le nôtre — se targuer d'un système scolaire aussi profondément démocratique: c'est pour un peuple sain, joyeux et libre que travaille l'école en plein air. Jeunes éducateurs, soyez des apôtres agissants comme le fut l'infatigable „stagiaire" qui me seconda au cours de cette fructueuse année. C'est la foi qui soulève les montagnes — même celle des préjugés et des traditions administratives.

GENÈVE L. HAUTESOURCE

□□□

Les économistes „bourgeois" proclament volontiers les vertus moralisatrices de la propriété: elle incite à l'effort, à l'initiative, développe le sens de la responsabilité, inspire l'ordre et la régularité dans la manière de vivre, assagit l'intelligence en la maintenant en contact avec les réalités, élève le caractère en fortifiant les sentiments d'indépendance et de dignité, etc. La thèse est juste, mais loin d'être conservatrice, comme le croient ses partisans, elle est, au contraire, terriblement destructrice d'un ordre social où tant de gens n'ont rien!

Il y a chez l'homme des instincts qui le poussent à mettre sa personnalité dans des œuvres de longue haleine. Ces œuvres le remorquent et lui font supporter la monotonie d'une vie souvent insipide. En d'autres mots il a besoin d'être attaché à quelque chose, et rien de plus douloureux pour lui que de flotter à la dérive comme un bouchon entraîné par des courants changeants, sans laisser une empreinte sur quoi que ce soit.

Lysis: *Vers la démocratie nouvelle.*